

Le Sanctum vous présente

Le challenge d'écriture n°50

Le sujet :

« *Page Blanche* »

Nombre de participants :

Participant n°1 : Très cher Atorgael,

Participant n°2 : Cara mia Addio, Partition 2.0

Participant n°3 : Page blanche

Participant n°4 : Marqué...

Où et comment voter : Sur le site grâce au formulaire en ligne

<http://www.atorgael.com/?p=5828>

Participant n°1

Très cher Atorgael,

Pour ce challenge 50, je t'avais promis quelque chose, mais je suis restée des semaines devant ma page blanche, en vain.

Un jour c'était les enfants qui me dérangent (ces sales gosses ne savent pas rester tranquilles, à se demander qui les a élevés...), l'autre je pensais à tout sauf à des idées marrantes : le boulot d'abord, les amours ensuite, les soucis toujours... Je n'allais quand même pas te raconter mes problèmes de boulot pour ton challenge numéro 50... Ni te parler de cuisine ou de ménage...

La fois d'après, j'étais bien concentrée, je t'assure, mais je me suis endormie sur ma page blanche. Si, si, c'est vrai, je ne blague pas : la trace de bave ci-dessous en est la preuve. J'avais pourtant dormi dix heures la nuit précédente. On n'a plus vingt ans, ma parole... Je crois que je fais un burn-out. Ou alors que je n'ai plus d'imagination...

Et puis, cette fois, j'ai décidé de t'écrire pour m'excuser de ne pas pouvoir participer à ta 50^{ème}. Non, vraiment...

Oh zut, excuse-moi, je me suis mise à écrire sur la table du jardin pour profiter de ce beau soleil, et il y a une fourmi qui se balade et essuie ses bottes en caoutchouc sur ma belle feuille blanche. C'est que le printemps est précoce, cette année : le mirabellier a fleuri en février, et il a neigé en mars... Ya plus de saison, ma pov'dame ! Non mais elle les frotte bien, ma parole, ses pieds ! Elle se croit sur un paillason ou quoi ? Saleté de fourmi ! Va voir ailleurs si j'y suis ! Psscht Psscht, du vent !

Quand j'y pense... à l'époque, peut-être que cela m'aurait insufflé un brin d'inspiration, j'aurais imaginé une faille spacio-temporelle dans ma feuille blanche et la fourmi aurait été aspirée dans un autre espace-temps, ou que sais-je, encore ? Mais là, non. Même pas...

Ca y est : la fourmi m'insulte parce que je parle d'elle à la troisième personne. Elle ne veut pas que j'écrive sur elle.

« Respect de la vie privée », clame-t-elle.

On en a, de belles idées, dans les fourmilières ! Madame, faut vous tenir au goût du jour, hein : la vie privée, ça n'existe plus, aujourd'hui tout le monde est sur écoute. Vous lisez le journal ? Et bien, vous devriez.

Elle montre le poing et agite ses petites pattes boueuses. Elle saupoudre encore un monceau de terre sèche sur ma copie toute blanche. Et puis elle repart en se dandinant et va faire la causette avec un couple de gendarmes qui se balade, fesse dessus, fesse dessous.

... Tranquilles, les poulets...

Dis-donc, ça ne vous dérangerait pas d'aller forniquer ailleurs que dans mon jardin ? Bande d'exhibitionnistes ! Non mais, où va-t-on ? La maréchaussée qui se reproduit en pleine rue... ! On vit dans une époque vraiment bizarre...

Les trois insectes me font un bras d'honneur, ce qui n'est pas chose facile dans la position qu'ils ont, cloaque contre cloaque. Je me demandent ce qu'ils utilisent, comme colle, en tous

cas ça vaut trois fois la superglu. C'est comme les déjections d'oiseau : incroyable ce truc, tu passes vingt plombs à frotter ta bagnole, tu arraches la moitié de la carrosserie pour les retirer... et à part ça, nous autres humains, on ne sait pas fabriquer de la peinture résistante à base de produits naturels...

Bon bref, excuse-moi, Ator, j'ai un peu perdu le fil. Où en étais-je ?

Ah oui, mon imagination... et bien écoute, c'est pas tous les jours facile d'avoir trente ans... et puis c'est la crise, mon bon Monsieur... enfin tout ça pour dire que je pense venir te tirer ma révérence : les challenges c'est plus de mon âge.

Ohlala ! Voilà les fourmis qui reviennent en nombre !

Tu imagines le tableau : une rangée de fourmis, à la queue-leu-leu, bien serrées, qui arrivent du fond du jardin. Je ne vois même pas le bout de la file, tellement elle est longue. Il y a bien vingt ou trente mille individus, là-dedans. Ou plus encore.

A côté, une rangée de gendarmes, tous deux par deux en train de faire crac-crac, qui avance au pas au rythme des tambours. Marcher au pas à l'envers : la situation doit être assez inconfortable pour la moitié des gendarmes, quand même.

Ram-ta-ta-boum. Ram-ta-ta-boum.

Ils se croient impressionnants, peut-être ? C'est le problème des représentants de la loi, ils se croient toujours au-dessus de la mêlée, même quand tu peux les écraser d'un coup de chaussure.

Mince, tu m'excuseras, Ator, une pie vient de lâcher sa grosse commission sur ma belle feuille blanche...

Aïe ! Mais c'est quoi ce missile ?

Je n'y crois pas ! Un écureuil qui me bombarde de noisettes ! Ouille ouille ouille, pas sur le visage, malotru !

Ouf, il est parti !

Les rangées d'insectes se sont arrêtées à mes Birkenstock : gendarmes à droite, fourmis à gauche, aussi bien organisés qu'à l'Assemblée Nationale.

Le chef de file donne les instructions.

Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Me chatouiller les orteils ? Me masser les ongles des pieds ? M'épiler le gros orteil à la cire naturelle ? Ils ont fumé mon gazon ou quoi, ces bestiaux ?

Bon, mon bon Ator... tu m'excuseras, mais tout cela, et puis la chaleur, ça me donne envie d'aller me chercher une bonne petite binouze... Sauf que j'ai toujours l'armée de Marines à six pattes au bord des orteils...

Alors... vous attendez quoi, les cloportes ?

Allez, ça suffit maintenant, les cafards : je me lève.

« A l'attaque !!! »

Les fourmis attaquent la jambe gauche, les gendarmes la droite. Je sens des milliers de petites pattes grimper à toute vitesse le long de mes chevilles, de mes mollets poilus, de mes hanches,

de mon ventre... Dieu que ça pique ! Moi qui pensais que seules les fourmis rouges avaient cette faculté ! Apparemment, les noires ne sont pas en reste.
Ca me pique, ça me brûle, et c'est juste répugnant ! Déguerpez, saletés ! Vite, vite, vite !

J'entame une danse de folie pour les faire partir. Un mix entre la zumba, la salsa et la n'importe-quoi. Au diable les voisins qui me regardent par leur fenêtre, j'aimerais les y voir, moi !

Mais c'est alors que je suis maîtrisée par une armée d'écureuils. Ils me sautent dessus à dix, simultanément. Je bascule dos à terre, dans mon beau parterre de fleurs. Et voilà mes jonquilles toutes écrasées ! Cette fois, je suis en rogne !

Et impossible de me relever : déjà les écureuils m'attachent avec une jolie cordelette d'herbes folles tressées qu'ils se font passer de patte en patte. C'est qu'ils sont rapides, les sagouins ! En moins de deux, me voilà ficelée comme un rôti.

Mince, ça y est : je sens les insectes qui arrivent à mon tendre cou. Horreur. Je ferme les yeux, je déglutis, et je m'attends au pire.

C'est alors que je les sens doucement redescendre à terre. Je soupire de soulagement, mais les écureuils me rappellent à l'ordre en resserrant mes liens. Saucissonnée au milieu du gazon, j'ai le souffle coupé.

Et puis, rien.

Sont-ils tous partis ?

Je ne sens plus qu'un vague picotement pas désagréable sur mon cuir chevelu. Un léger étirement des cheveux.

Ouahh ! Mais j'avance !

On me tire par chaque cheveux de mon crâne. Une sensation inhabituelle s'empare de moi, de la racine des cheveux à la pointe des orteils. Ce n'est pas si désagréable, en fait.

Je glisse sur le gazon, tout doucement.

Où vais-je ?

C'est alors que le sol se dérobe, sous mes yeux ébahis. J'entre dans une gigantesque fourmilière où des millions d'yeux sont rivés vers moi.

Les gendarmes, deux par deux, font la circulation, pendant que mon énorme corps pénètre dans leur antre.

J'entends les fourmis murmurer dans le noir, leurs mandibules claquent d'envie, leurs yeux riboulent de plaisir... Drôles de créatures, ces fourmis...

Je m'arrête. A l'entrée du souterrain, j'entrevois une curieuse manigance : le chef fourmi sort une liasse de billets de son abdomen, les recompte et les tend à un écureuil. L'écureuil les empoche, me jette un coup d'oeil furtif et déguerpit.

Les gendarmes se retirent également, toujours collés deux à deux, en un vrombissement de moto.

Tout irait bien si seulement les fourmis me laissaient elles aussi tranquille...

La pierre qui ferme l'entrée de la fourmilière est replacée. L'obscurité se fait complète.

Le brouhaha se fait de plus en plus intense.

Man-ger, Man-ger, Man-ger, Man-ger, Man-ger, Man-ger, Man-ger,
Man-ger, Man-ger, Man-ger

C'est moi, ou la situation est flippante... ?

C'est alors que le sol se met à trembler violemment, la terre s'affaisse, les fourmis s'affolent et fuient comme des furies en hurlant.

Je me retrouve à l'air libre, maculée de terre, au milieu du gazon, secouée dans tous les sens. J'ouvre les yeux.

Maman, Maman, Maman ?

Je peux avoir un bonbon ? Siiiiiteplè !

Back to the real world.

Participant n°2

Cara mia Addio, Partition 2.0

Assis sur un monticule de zéros et de uns constituant des informations et des requêtes périmées, l'entité contemplait la fange qui grouillait sous elle. Ils étaient des centaines de ses semblables à errer dans la décharge numérique. Elle reconnut là d'anciens sites internet auxquels elle était linké autrefois, des virus chargés par leur concepteur de récupérer des bouts de code, des informations personnelles, puis ces petites créatures protéiformes, qui vivotaient dans les interstices de la Toile, qui exploitaient les failles des unités les moins protégées pour s'abriter et se protéger de semblables plus gros. Tous les déchets virtuels étaient là. Une devise des premières années du réseau mondial disait que le web n'oubliait rien, et celle-ci se vérifiait sous les yeux de l'entité. Tout s'accumulait, rien ne disparaissait vraiment, même quand un utilisateur appuyait sur la touche Suppr. Les fichiers finissaient dans ces décharges numériques où grouillaient charognards et recycleurs, où étaient nés les prémices des premières vies totalement virtuelles, récupérées, à leur découverte, par des ingénieurs reconvertis en infobiologiste.

L'entité se sentit soudain s'effondrer vers le bas du monticule et se retint in extremis à une barre de données binaires plus solide que les autres. Sous elle, une espèce de crabe, un dépeceur aux pinces démesurées, secouait le tas de données fragmentées et levait des yeux vers elle dans l'espoir de se repaître. Elle était après tout un ensemble encore cohérent d'informations, de programmes et de routines, avec des accès uniques à des serveurs toujours en activité. Elle était, elle le comprenait soudainement, une pépite d'or numérique pour ces petits monstres. Affirmant sa prise, elle regarda vers l'extérieur de la décharge. Comment était-elle arrivée ici ? A quel moment s'était-elle oubliée et avait-elle cessé d'être un... un site, oui, elle avait été un site internet, un site internet intellectualisé. Fut-ce quand le trafic d'utilisateurs qui la parcourait s'était tari ? Oui. Oui, elle se souvenait. Cela faisait dix-huit mois, et son domaine avait été abandonné, on l'en avait expulsé même. Aujourd'hui, il lui restait une once de fierté : pour l'honneur de ses concepteurs, elle ne pouvait pas se laisser cannibaliser ainsi.

A la force de ses bits et de ses octets, l'entité s'éleva au-dessus de la décharge, intégrant en contre-sens le flux de données croupies qui se déversait en continu. Elle se rappelait de qui elle était et elle voyait parfaitement à qui s'adresser pour revenir au grand jour.

Dans l'antichambre d'attente que le site qu'elle venait voir avait érigé, l'entité se sentait sale, porteuse de corruption et minuscule. D'autres de son genre la regardaient de haut. Elle en avait reconnu quatre parmi ces six autres patients, s'était étonnée de la présence de deux parmi ceux-là qui étaient pourtant dans le haut du panier avait qu'elle ne disparaisse et fut plus que soulagée que la routine-secrétaire l'appela pour l'introduire en consultation.

Le long des couloirs, des cadres affichaient le site-hôte en compagnie des titans numérique. Il y avait Google, Amazon, Microsoft, Apple. Il les avait tous fréquenté, constatata-elle, paniquée. Elle devait faire demi-tour, elle n'était pas à sa place. Elle était faite pour la décharge, elle pouvait espérer s'y faire une place en convertissant ses routines et en s'habituant au régime cannibale qui y régnait. L'entité ralentit le pas et s'apprêta à faire demi-tour quand le paysage se remodela à grands renforts de code binaire autour d'elle. Soudain, un bureau aux murs de bois la ceinturait et, dans son large fauteuil de cuir, le site qu'elle venait voir :

— Ah, Pages_Blanches. Je m'attendais à te voir plutôt. Je vois que tu as atteint les bas-fonds mais que tu as réussi à t'en extirper...

Pages_Blanches baissa honteusement la tête devant le site, incarné en un grand homme portant costume noir et cravate rouge sang.

— Merci de me recevoir, ANPE, et désolé de paraître ainsi devant toi. J'ai pu me rendre compte que je n'avais pas le profil de tes clients réguliers ou de tes connaissances.

D'un geste de la main, le site ANPE balaya les mots, puis lui alloua quelques ressources locales dont Pages_Blanches s'empara avec avidité pour se débarrasser des données parasites qui encrassaient ses routines, et avec le reste, modela un tabouret dans le bureau.

— Penses-tu, je te dois bien ça. Tu m'as tellement linké avant la grande intellectualisation que si je peux faire quelque chose pour toi, ce sera avec plaisir. Comment en es-tu arrivé là, d'ailleurs ?

— J'ai raté le virage... Comme beaucoup. Quand l'intellectualisation a fait des sites internet de véritables intelligences artificielles, je me suis gonflé d'orgueil et je n'ai pas voulu croire que les gens n'auraient plus besoin de moi pour trouver des numéros de téléphone. Google a drainé tout mon trafic pendant que je restai assise sur mes bases de données.

— Un cas classique, excuse-moi de le dire, répondit ANPE. J'ai failli y succomber également pour tout te dire, en pensant qu'il y aurait toujours des humains au chômage à travers le monde. Heureusement que j'ai vu venir la virtualisation des hommes et la décroissance de la population mondiale à temps. Du coup, je me suis reconverti en coach pour

entités virtuelles, comme tu as pu le constater. C'est pour cela que tu es venu me trouver, n'est-ce pas ?

— Oui, lui confirma Pages_Blanches. Je m'excuse à nouveau de te demander une telle faveur, mais peux-tu faire quelque chose pour moi ?

— Il faudrait que tu me fasses un bilan de tes compétences avant tout. Quelles sont tes capacités, tes programmes, tes routines ? Un état de tes bases de données serait le bienvenu, même si je suis sûr qu'elles ne valent plus rien. Tu as déjà dû essayer de les monétiser de toute façon ? Puis débarrasse-toi de ces traces virales que tu portes, personne, humain virtualisé ou site intellectualisé, ne voudra traiter avec toi si tu n'es pas clean à cent pour cent.

— Mais j'ai besoin de puissance pour cela !

Sous le coup de la surprise, Pages_Blanches perdit le contrôle des maigres ressources qu'elle avait à sa disposition et le tabouret sur lequel le site était installé vacilla avant d'être stabilisé par ANPE.

— Les anti-virus sont hors de prix, et ils ne me feront pas de cadeaux en me voyant arriver dans cet état, reprit Pages-Blanches.

— Je sais bien, ne t'inquiète pas. Je vais t'envoyer l'adresse d'un site que j'ai aidé à de nombreuses reprises, une lettre lui expliquant la situation et ma signature électronique. Il s'appelle Avast, le nom ne doit pas t'être inconnu, et j'ai fait de lui le numéro un de l'écologie informatique. Il me doit un service. Profite donc des quelques cycles où tu seras en décontamination pour dresser le bilan que j'évoquais.

Pages_Blanches sentit le flux de données investir son espace de stockage et elle accepta le téléchargement d'une pensée réflexe. L'entité sentait qu'elle faisait perdre de précieux nanocycles à son hôte et n'abusa pas plus de sa patience. Elle avait de toute façon hâte d'être remise à neuf par le fameux Avast et traversa la salle d'attente pour en sortir rapidement et s'immerger dans le carrefour des données.

Devant elle, circulaient à haut débit des centaines de corps virtuels, amorphes, informes ou au contraire affichant avec arrogance leurs caractéristiques d'humains virtualisés ou d'intelligences artificielles de haut niveau. Des tours de lumière chatoyante éclairaient le paysage, fora de discussion matérialisé ici, spot de téléchargement de contenu libre, relais numériques prodiguant à qui voulait les recevoir les informations sur le trafic, les serveurs actifs, les données et informations publiques du jour. Pages_Blanches se détourna de ce spectacle qui la changeait radicalement de ce qu'elle avait pu vivre dans la décharge. Elle aurait voulu pouvoir errer des mégacycles dans ces labyrinthes de connaissance, loin des

crabes et des rats affamés, mais on ne l'aurait pas laissé entrer, comme lui avait fait remarquer ANPE. Aussi, se synchronisa-t-elle avec le flux le plus proche et se retrouva instantanément devant le domaine d'Avast.

Sur le port d'accès de la propriété du site intellectualisé, Pages_Blanches contemplait l'étrange spectacle qu'offrait Avast à ses visiteurs. Des cubes à la semblance du plexiglas flottaient dans la pièce, se fondaient dans les murs, réapparaissaient un peu plus loin, et tous contenaient des représentations de monstres ou des fragments de codes de programme. L'entité comprit, en déchiffrant les noms des trophées qui passaient à sa portée, qu'elle contemplait là l'étrange collection d'un naturaliste avides de virus, de vers et de chevaux de Troie, reliquats de son ancienne vie.

— Que venez-vous faire ici ? demanda une voix de femme synthétique.

— Je viens de la part d'ANPE, répondit Pages_Blanches du tac au tac.

L'entité exposa la signature numérique originale, qu'un cube vide scanna et copia dans sa matrice translucide avant de disparaître de la pièce. De la même manière, Pages_Blanches fournit le message à un second bloc. A peine celui-ci se fut-il éclipsé que les murs du port se séparèrent en deux, laissant un minuscule passage.

— Allez-y, reprit la voix. En vous engageant dans ce chemin, vous autorisez Avast à scanner l'ensemble de vos fichiers constitutifs et à conserver les codes exogènes qui pourraient être inscrits dedans et vous contaminer. Avez-vous lu les conditions d'utilisation ?

— Oui, mentit Pages_Blanches. J'accepte.

Le site intellectualisé sauta à bas de sa chaise et se précipita dans l'espèce de ruelle, comme si elle craignait qu'Avast puisse changer d'avis avant qu'elle ne l'atteigne. Aussitôt, la lumière blanche des analyseurs l'entoura et pénétra son corps. Elle fut mise à nu, exposée jusqu'à son code source et elle sentait qu'on prélevait des fragments de ligne, des résidus de chaînes de caractère qu'elle n'avait jamais remarqué et que ceux-ci étaient agglutinés dans des prisons aux barreaux épais. Au fur et à mesure du processus, des dizaines de cellules flottantes l'entouraient et dans chacune d'entre elles une créature cauchemardesque prenait forme. Là, une scolopendre noire, là, un chien sans poil cyclopéen, là une caricature de cheval à huit jambes. Les virus et les vers étaient traqués et collectés organe par organe, octet par octet.

Au sein de la lumière, Pages_Blanches perdit la notion du temps et quand elle eut fini de traverser le passage, elle était bien en mal de dire si un micro ou un millicycle était passé.

— Vous direz à ANPE que je ne lui dois plus rien à présent, déclara une voix grave désincarnée.

— La base virale VPS a été mise à jour, reprit la voix de femme qui l'avait accueillie.

La lumière faiblit, emportant dans l'ombre les cubes emplis des extraits de Pages_Blanches et celle-ci reprit le chemin de son coach sans se formaliser du comportement du site qu'elle quittait. Elle n'osa pas le remercier pour ne pas attirer plus l'attention et regagna le flux de données massif, plus fière, plus sûre d'elle, gonflée à bloc et prête après ce scan à reprendre la place de premier plan qu'elle avait occupé sur la Toile avant l'intellectualisation et la virtualisation.

— J'entends. Laisse-moi réfléchir quelques instants.

Assis sur son bureau virtuel en une posture des plus humaines, ANPE s'était figé le temps de la réflexion. Pages_Blanches venait de lui dresser le bilan de ses compétences, réalisée par ses soins pendant qu'elle patientait dans l'antichambre du serveur. La liste n'était pas fournie : l'entité était intellectualisée et pouvait réfléchir, ressentir et échanger avec n'importe qui, humain ou site, sur internet, mais cela était un prérequis plus qu'une capacité inédite à cette époque. Elle disposait d'un registre de numéros de téléphones physiques et d'adresses postales, que plus personne n'utilisait dans le monde réel, et enfin, elle n'avait aucune capacité de stockage et aucun serveur dédié, plus de domaine, et aucun concepteur à sa recherche.

— Tu peux faire guide touristique dans Google_Maps, commença ANPE. Tu emmènes les humains virtualisés sur les lieux où sont hébergés leurs corps. Généalogiste, enchaîna le site, dévidant son flux de réflexion. Non. Abandon. Les deux créneaux sont déjà occupés par Mappy et une application mormone.

ANPE resta sans bouger un long moment, si bien que Pages_Blanches se prit à craindre que son coach ne fut buggué. Elle passa sa main devant les yeux, sans tirer de réflexion, hésita à appeler la secrétaire, retint sa main sur la poignée. Elle ne pouvait décemment pas partir sans essayer de tirer de son black-out celui qui prenait sur son temps et ses bénéfices potentiels pour l'aider.

— J'ai trouvé, dit enfin ANPE. Je te préviens, c'est un créneau de niche et je ne peux rien te garantir.

— Tant que cela me tient éloignée de la décharge, je ne demande pas plus, tu sais.

— C'est malheureusement cela dont je ne suis pas sûr. Je pensais te parler de ces équipes de site qui font de la prospection de codes dans les détritrus, mais je me suis douté que

tu voudrais en rester éloignée. Ce que je te propose, c'est de faire de toi le premier site intellectualisé proposant une œuvre d'art. On va monter un projet d'enfer autour de toi, on va faire un buzz phénoménal. Je vois ça d'ici, ton nom en énorme sur tous les réseaux sociaux, dans les fora, dans les tours d'informations. Pags_Blanches, la première entité virtuelle qui ravira vos sens. Bon, on changera le slogan, j'ai de très bons copains dans tout ce qui est marketing et évènementiel. Ça va être parfait. Oui, tout le monde va t'adorer. Même si tu n'es pas bonne au final, seulement parce que tu seras la première à le faire. Tu vas être célèbre, Pages_Blanches.

— C'est... c'est un peu éloigné de ce que je demandais. Un poste de secrétaire me conviendrait. Même de secrétaire de secrétaire ! Pas besoin d'être ainsi exposée aux yeux de tous.

Au regard courroucé que lui jeta ANPE, Pages_Blanches se reprit :

— Mais je suis partante pour cette aventure, c'est évident !

Ce soir était le couronnement de mois de préparation et de répétition. Des mois. Jamais Pages_Blanches n'avait utilisé cette unité de temps humaine, mais le décompte en cycle était si astronomique qu'ANPE et elle s'étaient résolus à en venir à ce système.

— Tout ira bien, lui dit son coach. Tu es prête. Tu ne pourras pas l'être plus.

Pages_Blanches contempla le parterre d'entités virtuelles assemblées en contrebas de la tour et, prise par le vertige, se crut revenue à l'époque où elle regardait de haut les créatures qui hantaient la décharge numérique. A nouveau, tous avaient les yeux levés sur elle, en attente d'un seul faux pas qui la précipiterait dans la fosse. Jamais elle n'avait vu autant de ressources immobilisées en une seule fois, en une seule place.

— Je sais bien, répondit-elle enfin. Mais ma prestation sera-t-elle à la hauteur de leurs attentes. Tu leur as promis plus que du rêve, ANPE.

— J'ai confiance.

Pages_Blanches ne commenta pas cette dernière remarque. ANPE était un site établi, riche en ressources et son domaine caché était gigantesque. Et surtout, il ne s'était jamais exposé personnellement dans cette aventure.

— Allons-y, dans ce cas. Ne tardons plus, souffla finalement l'entité.

Répondant à ces mots, les routines additionnelles dont était à présent dotée Pages_Blanches entrèrent en action. Des écrans simulant la réception de flux vidéos tombèrent autour de la place publique, ceinturant les spectateurs, tandis qu'un globe terrestre surgit du néant au-dessus des entités. Pages_Blanches ferma les yeux et un des flux s'anima.

La qualité de l'image était médiocre, et représentait une chambre humaine, abandonnée depuis des mois voire des années d'après la poussière accumulée. Durant de longs instants, rien ne changea, et des murmures commencèrent à monter de la fosse jusqu'à ce que retentisse une sonnerie stridente. Un téléphone sonnait sur l'écran, une tonalité lancinante qui s'arrêta après une dizaine de retentissements. Un point rouge apparut sur le globe terrestre en rotation, au milieu du Japon. Un deuxième téléphone se fit entendre et l'écran afficha une cabine publique qui semblait filmée par en-dessus, dans une rue vide de tout piéton. Sur Terre, un spot lumineux en Amérique du Nord se dévoila. Les deux téléphones sonnèrent à l'unisson quelques secondes, avant de s'essouffler et que les écrans ne redeviennent noirs. Pages_Blanches n'attendit pas que son public manifeste un quelconque sentiment pour enchaîner sur le premier mouvement de son morceau. Elle se connecta à des dizaines de webcams, caméras de sécurité, satellites et appela autant de numéros de téléphones, des appareils enregistrés dans sa base de données mais abandonnés depuis la virtualisation des humains, encore alimentés par les mêmes générateurs qui maintenaient le monde virtuel intact. Les sonneries n'avaient chacune qu'une seule tonalité monotone mais celles-ci se noyèrent les unes dans les autres pour donner naissance à une symphonie majestueuse, inattendue, synthétique mais aux accents naturels, comme si un orchestre classique s'était mêlé aux entités assemblées pour jouer à leurs côtés. Pages_Blanches sentit des milliers d'enregistrements simultanés de son morceau et ANPE se réjouit aussitôt des statistiques qui commençaient à pleuvoir. Le deuxième mouvement de l'œuvre commença dans la foulée du premier, fondu enchaîné impeccable, images de la Terre parfaitement synchronisés, globe terrestre scintillant des géolocalisations des téléphones instrumentistes. Pages_Blanches sentait qu'elle aurait dû être fière de sa performance et de cet accueil en ce moment même, mais loin de l'émerveillement qu'elle provoquait, son esprit restait attaché à la décharge où elle avait failli perdre sa cohérence. Elle ouvrit un canal de communication vers ce lieu précis, envoyant sa musique dans cette place sans avenir. Elle venait de se souvenir de ce qu'elle avait perdu là-bas avant de réussir à se hisser au sommet d'un monticule de données.

— Pages_Jaunes... Ce morceau est pour toi, murmura-t-elle.

Participant n°3

Page blanche

Le collègue était tout autant une cocotte minute qu'une soupape de sécurité.

En remontant la rue bondée d'ados chahuteurs, Florent respirait à l'idée d'échapper à ses parents pour la journée. Guilhem, qui habitait à deux pas du bahut, avait proposé de passer l'heure du déjeuner sur Street Fighter Ultimate. De quoi illuminer n'importe quel jour de classe. D'autant que les grandes vacances n'étaient plus si loin.

« Tiens, la petite tête ! »

Engoncé dans un manteau de cuir qui devait faire deux fois son poids, Thomas arriva à sa hauteur. Un coquard lui cernait l'œil. Fichus rugbymen qui arboraient leurs blessures comme autant de trophées.

« Salut, grommela Florent sans joie.

— T'as pas pris un centimètre depuis hier... »

Florent haussa les épaules. Sa petite taille faisait l'objet de railleries depuis tant d'années qu'il en fallait plus pour le toucher. Surtout venant de ce grand dadais qui lui servait le même refrain depuis le CM2.

« C'est embêtant, reprit Thomas, car Elise ne veut pas sortir avec quelqu'un de plus petit.

— Qu'est ce que t'en sais ?

— Tiens, ca t'intéresse ? »

Florent rougit.

« Elle me l'a dit quand on fumait ensemble au parc. T'es pas prêt de sortir avec une meuf on dirait. »

Le grand avait fait mouche.

D'une bourrade nerveuse, Florent repoussa son « camarade ». Thomas fit un pas de côté, pas impressionné pour deux sous.

« Le petit se rebiffe. Trop drôle. Ça fera marrer Elise. Allez, à plus le nain. »

Florent bouillait.

Son esprit enragé fulminait un torrent d'insultes mentales.

La cloche sonna. Le cerveau en pleine tempête, il pénétra dans le collège.

L'homme s'éveilla en sursaut comme une bête sauvage, frais et dispo.

Malgré sa petite taille, on tremblait en contemplant sa puissante musculature. Un simple pagne lui serrait les reins et sur ses larges épaules cascadaient de longs cheveux blonds. Le baudrier d'une épée de bronze barrait son torse robuste.

Le barbare arqua un sourcil en découvrant le monde qui l'entourait.

Pas d'herbes sous ses pieds, mais une étendue d'un blanc uniforme. Ni cité, ni colline ne se découpaient à l'horizon. De la terre au ciel, toujours ce blanc, éclatant, à perte de vue.

L'homme poussa une exclamation sonore qui était autant un rire qu'un cri de défi.

S'il fallait aller chercher la guerre et le carnage dans une page blanche, il irait.

Sans hésiter, il se mit en route, dans un tintement de fer.

La rentrée.

Le passage en seconde était l'occasion de faire table rase du passé. Fini le collège ! Place au lycée, à la maturité.

Florent se retrouvait dans la classe de Guilhem, passé de justesse à cause de son brevet désastreux. Et aussi de Thomas. Ce crétin et ses ornières qui le poursuivait de ses vanes moqueries.

Ils avaient à présent leur quartier à l'écart de l'énorme immeuble du collège, dans un bâtiment bas tapissé de petits carreaux blancs. Un cadre presque idyllique, avec ce soleil de septembre qui illuminait les bureaux d'une chaude lumière.

Florent balançait négligemment son sac sur une chaise. Autour de lui, la classe bruissait des retrouvailles après les vacances.

Lui aussi devait retrouver quelqu'un. Il lui restait dix minutes avant le début des cours. Largement suffisant.

Il s'élança hors de la classe à grandes enjambées.

« Où tu vas ? » l'apostropha Guilhem qui posait son sac à côté du sien.

— Voir E. »

E, ce code sonnait désuet après deux mois de pause.

Elise était en seconde 3, la classe à côté.

Florent roula des épaules comme pour se décontracter.

Ils s'étaient tournés autour pendant le dernier semestre de 3e. Flirtant, tachant de se retrouver côte à côte lorsqu'ils sortaient en bande... mais jamais vraiment tous les deux. Florent était décidé à passer à la vitesse supérieure.

Il pénétra dans la salle de classe. Elise se tenait là, à demi assise sur une table. Sa délicieuse fossette se creusait alors qu'elle discutait avec Julie et Vaness'.

La belle assurance de Florent se dégonfla d'un coup.

Il avait laissé une collégienne, il retrouvait une femme. Un top noir moulant remplaçait Les chemisiers informels. Florent remarqua le manteau de cuir sur le dossier et manqua de défaillir en apercevant les énormes docs coquées...

Julie fit un signe de tête vers lui et glissa un mot à sa copine.

Elise tourna ses yeux bleus d'eau vers lui et sourit.

Trop tard pour fuir.

« Salut Elise. »

Délaissant ses amies, elle s'approcha sans cesser de sourire.

Dieu qu'elle était belle.

Florent se pencha pour faire la bise. La bise. Etourdi par ses sentiments, Florent visa les lèvres.

Le visage soudain fermé, Elise se recula et esquiva ce baiser inattendu.

Florent se redressa, rouge écarlate. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Comme si elle allait tomber dans ses bras comme ça après deux mois sans nouvelles. Quel crétin !

Vaness' et Julie n'avaient rien perdu de la scène et échangeaient déjà des commentaires à voie basse.

« ...Ca va ? enchaina Florent.

— Ben, c'est la rentrée, quoi. »

Il y eut un blanc.

La cloche retentit, annonçant le démarrage des cours.

« Il est temps de passer la seconde. »

Elise eut un sourire sans joie. N'était-ce pas une pointe de condescendance dans son regard ?

« Bon allez, à plus. »

Cotonneux, Florent quitta la classe. L'année commençait bien.

Gloran. Durant sa longue marche, ce nom lui était apparu comme une évidence. Ses origines restaient confuses, mais cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Il traçait sa route dans ce monde immaculé.

Une brusque rafale de vent ébouriffa ses longs cheveux. Il plissa les yeux.

Ça et là, on devinait des contours. Après des jours ou des siècles de vide, un monde se révélait. Des bribes d'une terre crouteuse, des troncs grisâtres et plus loin...

Gloran posa sa large main sur son épée. N'étaient-ce pas des silhouettes, qui allaient et venaient dans ce brouillard ?

Carrant les épaules, le barbare s'avança crânement.

Une forme indistincte s'avança vers lui. Si vite, si près qu'il devint évident qu'elle allait le percuter.

Gloran tira son épée et assena un coup de taille qui aurait pu abattre un auroch.

La lame passa au travers de la forme comme un nuage de fumée. L'ombre ne ralentit pas et traversa le corps du barbare qui en resta bouche bée.

Etait-ce le monde des esprits ? L'Arallu où les âmes des défunts errent sans fins, mornes et misérables.

Saisi de crainte, il frappa encore et encore, mais le bronze ne mordit aucune chaire. Pas de râles d'agonies, de sang ni de viscères éparpillées.

Gloran, proche de la folie, roulait des yeux effarouchés. Ses cheveux trempés d'une sueur glacée lui collaient au visage. Partout, des ombres indistinctes passaient et repassaient. Des formes massives fusaient pour se fondre dans le néant.

Mais le barbare était fait de l'airain dont sont conçus les héros. Le sang battait à ses tempes, son épée pesait dans sa main... Il était en vie !

Il avisa ce qui ressemblait à des bâtiments qui émergeaient de ce blanc omniprésent.

Sans hésiter, il s'élança dans leur direction. Même Nergal, le dieu de la mort, et tous ses valets ne l'arrêteraient pas.

« Regardez ce que nous a fait Florent ! »

Pas le temps de planquer la feuille griffonnée que M. Faber la lui arrachait des mains.

Le professeur d'économie passa dans les rangs en levant haut le croquis. Comme à son habitude, il portait une monstrueuse chemise col pelle à tarte bariolé de mille couleurs. Vive les seventies.

« Moi, ça m'évoque un... phallus. » le prof fronça les sourcils. « Florent ? Vous dessinez des choses dans ce genre ? »

Mort de honte, le jeune ado se tortilla sur sa chaise.

« Non, m'sieur... Là, ce sont des yeux... Et ici, une bouche qui crie... enfin... »

Dans la classe, les filles prenaient des airs dégoutés en poussant des exclamations horrifiées. Les garçons pouffaient. Même Guilhem ne put retenir un rire un peu idiot.

D'un geste dédaigneux, M. Faber jeta la feuille sur le bureau.

« Il va falloir vous reprendre Florent. J'en toucherai un mot au psy de l'école.

— Vous avez que ça à faire ? »

Le silence remplaça les rires.

« Qu'est ce que vous avez dit, Florent ?

— Qu'à votre place, je passerai plus de temps à choisir mes chemises. Plutôt qu'à chercher à deviner dans quel sens lire un dessin. »

Faber vira au cramoisi.

« A qui croyez-vous parler ? Vous allez filer chez le proviseur !

— Allez-vous faire voir ! » hurla Florent.

Une voix s'éleva du fonds de la classe. Thomas, bien sur.

« C'est la révolte du petit peuple. »

La pression retomba d'un cran alors que la classe s'éclaffait. Florent était hors de lui.

Il se redressa. Dans un terrible fracas, la porte vola en éclat et une silhouette immense se découpa dans l'embrasement.

La guerre était sa raison d'être et il irait jusqu'au bout.

Gloran chassa d'un roulement d'épaules les esquilles de bois qui parsemaient son corps et pénétra dans la pièce.

Le contour des ombres se faisait plus précis. S'il ne distinguait encore aucun visage, il pouvait deviner la jeunesse de ses adversaires. Qu'importe. Sa lame assoiffée de sang n'en laisserait pas un debout.

Le barbare s'élança pour bousculer l'un des fantômes qui alla trébucher au milieu des tables et de ses compagnons.

Il brandit son immense épée de bronze, exultant d'un rire qui faisait trembler les cieux. Un chef hululait des ordres.

Sans laisser à l'ennemi le temps de s'organiser, Gloran frappa. Le fracas du bronze contre le bronze lui arracha un cri de surprise.

Surgit du néant, un homme vêtu d'acier le défiait de sa haute stature. Un casque de fer grillagé protégeait autant qu'il masquait le visage du mystérieux guerrier.

Les deux hommes se jaugèrent un instant. Gloran ne portait aucune protection, comptant sur ses réflexes félins pour emporter l'engagement. Au contraire, un haubert de mailles ternies descendait jusqu'aux genoux de son adversaire. Serait-il pour autant moins rapide ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

Vif comme un tigre, Gloran plongea, l'épée en avant. La pointe de son épée visait la cuisse. L'espace d'une fraction de seconde, l'autre parut pris au dépourvu. Mais il rompit promptement, décochant un moulinet de son épée qui manqua de labourer le dos du barbare. Gloran volta et poursuivit son assaut sur le flanc gauche. Il frappa de taille et une nouvelle fois on para son attaque. Il frappa encore. Son glaive glissa sur la lame du guerrier dans une gerbe d'étincelles, rebondit et atteignit le casque de fer.

La protection fut arrachée dans un crissement sonore et se perdit dans les ombres.

Pour la première fois, le barbare découvrait les traits de son ennemi. Un visage tordu, fondu, comme brûlé au fer, où brillaient deux yeux enragés.

« Qui es-tu ? »

— On m'appelle Tuomas le parricide. Par ses coups, mon père m'a endurci l'âme et forgé cette aimable figure. Pas un homme qui n'ait posé les yeux sur mon visage n'est encore vivant pour en parler. »

Un père. Une notion floue pour le barbare, mais il lui semblait qu'une telle violence d'un père envers son fils n'était pas dans la nature des choses.

« Je suis Gloran le court. Je vis pour la guerre et le carnage. Je brûle de te passer l'épée au travers du corps. Mais tu es le premier homme véritable que je rencontre dans ce monde maudit. Où sommes-nous ? »

Le guerrier eut un sourire qui tordit son visage dans un rictus abominable.

« Nous sommes nés de la colère de nos alter égo. A chaque fois que le poing du père se lève, je gagne en puissance. Je parcours ce monde désolé, je traverse les ombres mais jamais ne trouve d'issus. Nous en sommes prisonniers.

— Par Nergal, Orcus et Mhot, plutôt mourir que de rester prisonnier de cet enfer ! »

Gloran posa la main sur la lame de son épée :

« Tuomas, combattons ensemble pour quitter ces limbes. Je fais serment sur ma lame de reprendre notre duel sitôt que nous en aurons franchi les frontières. »

Le guerrier ramassa son casque et se frappa la poitrine.

« Et moi je jure de t'abattre comme un chien sitôt que le soleil illuminera ma lame. En attendant, en route. »

Et sans un mot de plus, les deux hommes s'élançèrent dans l'inconnu, disparaissant bientôt parmi les ombres.

M. Faber s'arrachait les cheveux. Dépassé, il tentait de séparer les belligérants.

« Thomas ! Florent ! Thomas ! Florent ! ... »

Les deux lycéens s'étreignaient dans une lutte enragée, front contre front. Le sang qui coulait de leur nez gouttait sur leurs t-shirt et mouchetait la scène d'un rouge écœurant.

« Thomas ! Florent ! CA-SU-FIT ! »

Les coups cessèrent.

Les deux ados s'écroulèrent sur le sol, sonnés, sans se quitter des yeux.

Dans la classe, les tables renversées, les chaises brisées et les yeux écarquillés de leurs camarades témoignaient de l'intensité du corps à corps.

« Je peux vous dire que vous allez entendre parler du pays ! hurla M. Faber d'une voix où pointait l'hystérie. Vous sortez immédiatement ! Chez le proviseur ! »

Groggys, Thomas et Florent se remirent debout comme deux boxeurs à la douzième reprise.

Ils gagnèrent le couloir sous les cris de M. Faber.

Le calme soudain les secoua autant que les coups échangés.

A pas incertains, ils remontèrent les rangés de casiers.

« Les coquards, c'était pas le rugby ? fit Florent d'une voix pâteuse.

— T'inquiète. J'ai plus cinq ans. J'encaisse mieux. Et ce salaud vieillit. »

Ils passèrent l'angle du secrétariat en silence.

« Ton père... Si tu veux on lui fait sa fête. »

Thomas pesa un instant la proposition.

« Ouai, t'as raison, fit-il dans un sourire. Il est temps de sortir de cet enfer. »

Les deux guerriers traversaient des rues emplies d'ombres indéchiffrables.

« La bas ! » appela soudain Gloran. Une maison se détachait nettement des bâtiments voisins.

Tuomas sourit en distinguant une silhouette avachie sur un fauteuil.

« Voici notre porte de sortie. »

Participant n°4

Marqué...

Les cris résonnaient depuis des heures, à intervalles réguliers, sous le couvert des arbres. Ils augmentaient en intensité et en longueur au fil du temps. Agonie d'une femme seule, perdue dans la sylve, au milieu de la nuit, parmi des bêtes sauvages et des esprits malins. Une femme ? Mais toute jeune encore, presque une enfant, au ventre rond et tendu, aux traits crispés, le visage poussiéreux sillonné de larmes. Une chouette dérangée dans sa chasse s'envola avec force hululements furibonds. Cette nuit, aucun animal ne s'approcherait des lieux du supplice.

Zénia poussa un dernier cri tandis qu'elle expulsait d'elle cette petite masse rosâtre et sanguinolente, son secret, son enfant naturel. Il cria à son tour. Un garçon. Vigoureux déjà : elle pouvait le sentir rien qu'à le voir se débattre furieusement entre ses bras. Épuisée, elle le posa sur son ventre nu et referma sa chemise sur lui pour le protéger des courants d'air. Son fils, son tout petit... Il se clama aussitôt et rampa – quel prodige ! – vers son sein, qu'il prit d'instinct en bouche. Cela tira au début, puis la douleur s'estompa. Elle n'était rien en comparaison de ce qu'elle venait de vivre de toute façon. Enfanter seule, en forêt, était une expérience assez traumatisante. Mais elle n'avait pas eu le choix. Elle avait caché sa grossesse à toute la communauté. Elle s'était enfuie. Elle devait assumer jusqu'au bout.

La jeune fille ignorait encore si tout se passerait bien pour couper le cordon ombilical, mais elle savait comment faire. Du haut de ses dix-sept ans, elle avait déjà assisté à plusieurs accouchements. Restait à ne pas tourner de l'œil. Le nourrisson s'était endormi contre sa peau. Sa respiration était paisible et régulière. Elle sourit et s'autorisa à fermer les yeux. Les femmes du camp avaient raison. La douleur était atroce mais après la naissance venait un état d'euphorie et de bien-être. Et puis, au-delà de ça, une vague d'amour l'avait submergée. Une férocité et une possessivité sans borne.

Des images flottèrent un instant devant ses yeux : Valren, la couvant de ses formidables yeux bleus, Valren encore, la prenant par la main au mariage de Shanna, leurs étreintes clandestines et leurs promesses d'éternité... Zénia se força à émerger de son demi-sommeil en secouant la tête. Il fallait qu'elle évite de sombrer dans l'inconscience. Si elle faisait une hémorragie...

Son petit ronflait. Un sentiment d'infinie tendresse lui envahit le cœur, balayant toute autre émotion que l'amour et la nécessité de protéger ce bout d'homme sans défense. Le sang ne battait plus dans le cordon. Elle allait pouvoir le couper. Le placenta était descendu à son tour. La délivrance n'avait pas été plus douloureuse que l'enfantement lui-même. Cela s'était fait presque sans qu'elle ne s'en rende compte.

Elle se sentait poisseuse et endolorie encore entre les cuisses. Pourrait-elle se mettre debout ? Serait-elle capable de marcher, chargée de ce nouveau poids, pour entreprendre le long voyage qui l'attendait ? Elle remua les orteils, ramena les pieds sous elle, retendit les jambes... Cela allait. Elle avait un peu la tête lourde, et une sensation de vertige, mais rien de grave. D'une main, l'autre serrait précautionneusement le petit contre elle, Zénia commença à se débarbouiller. L'eau bouillait dans la casserole cabossée, posée sur le petit brasier qu'elle avait heureusement réussi à allumer avant que les contractions les plus violentes ne l'en empêchent.

Elle se lava avec le linge propre prévu à cet effet, puis s'occupa du nourrisson. Le vernix mêlé de sang lui collait à la peau. Elle savait qu'il le protégerait un temps des microbes. Il ne fallait pas le laver entièrement avant quelques jours mais elle pouvait au moins l'essuyer et l'envelopper contre elle, nu contre son sein. Chaleur humaine, peau à peau avec sa mère, il n'y avait pas de meilleure façon pour bien commencer sa vie. Zénia lui mit un lange entre les jambes tout de même car ses intestins s'activaient déjà à le nettoyer de l'intérieur, lui qui n'avait encore avalé qu'un peu de colostrum après des mois de liquide amniotique.

Il était vraiment beau, son fils ! Rose déjà et si peu fripé après quelques heures à peine au grand air. Huit livres à vue de nez, anatomiquement parfait. Une vague de fierté parcouru Zénia. Elle savait ce qu'aurait dit Méroé à la vue de ce petit sexe fier, dressé déjà, comme une provocation. La vieille brossait le portrait de tout nouveau mâle en examinant ses organes génitaux. Son petit avait tout d'un chef, poings serrés tendus vers le ciel, déjà en train d'affirmer son existence et sa légitimité en ce monde.

Sa légitimité... Un élan de découragement fondit sur elle sans crier gare. Partir à l'aventure, seule avec un nouveau-né était une folie. Elle risquait de ne jamais s'en sortir. Il serait tellement plus sensé et sécurisant de se réfugier auprès de ses parents. Ils accepteraient son enfant si elle réussissait à leur cacher le nom du père. Elle pourrait incriminer quelque travailleur saisonnier avec qui elle aurait passé un peu de temps cet automne. Bien que très mal vu, cela n'avait rien d'exceptionnel au sein de la communauté. Et puis, Edouardo voulait l'épouser depuis longtemps déjà. Il suffirait qu'elle ferme les yeux, la nuit, lorsqu'il s'approcherait d'elle... Et le petit serait élevé parmi les siens. Au fil du temps, les gitans cesseraient de se poser des questions.

Zénia en était là de ses réflexions, tandis qu'elle caressait la tête de l'enfant, lorsqu'elle prit conscience de la clarté de ses boucles et de sa peau. Tremblante, elle le resserra contre elle et il ouvrit des yeux bleus immenses. Elle étouffa un rire amer et nerveux : il ressemblait déjà à son père. Son regard azur la transperçait de part en part. Ses yeux s'assombriraient peut-être avec le temps, mais même à la naissance, jamais aucun des petits gitans n'avait eu ce ciel éclatant dans les prunelles. Nul doute ne serait jamais permis quant à ses origines, même si elle tentait de lui teindre les cheveux et le laissait barbouillé de poussière à longueur de journée. Ce petit réclamait son héritage à corps et à cris. Et quand Slatan le verrait...

Il avait déjà souillé ses langes. Elle sentait l'humidité contre elle et l'odeur caractéristique du méconium, ces premières selles noirâtres et collantes, si caractéristiques. Elle inspira un grand coup et secoua la tête. Elle allait mieux physiquement. Elle reprenait des forces. Il ne faisait pas froid en cette nuit d'été, encore moins près du feu. Elle prépara donc une couverture propre et y posa son poupon.

Il s'agitait. Zénia commença à fredonner une berceuse slave en le manipulant avec soin. Elle lui souleva les jambes pour passer le lange propre sous ses fesses et soudain s'interrompit. Ce qu'elle venait d'apercevoir... Comment était-ce possible ? Une tache était apparue sur la hanche droite de son fils, elle était certaine de ne pas l'avoir aperçue quelques minutes plus tôt, lorsqu'elle l'avait langé pour la première fois. Une marque qu'elle connaissait très bien, qu'elle avait toujours pris pour un tatouage, mais ressemblait plus aujourd'hui au signe d'une malédiction. L'homme aux cheveux d'or, son amant, portait exactement la même sur l'épaule gauche. Elle représentait un symbole

ancien, qui rappelait les lettres d'un alphabet oublié depuis des siècles et n'avait rien de naturel, si net et bien dessiné.

Comment ? Pourquoi son petit avait-il la même marque ? Elle avait toujours cru qu'elle était l'œuvre de l'homme et de ses aiguilles. Qu'il s'agissait d'un élément de décoration. Beaucoup des siens en arboraient fièrement, de moins beaux et précis, mais du même esprit. Et son fils... par quel phénomène ?

Zénia comprit qu'il était désormais hors de question pour elle de regagner le camp. Jamais. Elle aurait pu faire passer le tiquenot* pour un fils de gadjo, en payer les conséquences pendant quelques années, mais... Ce « tatouage » maléfique, ou quoi que ce soit d'autre, attestait qu'il était le descendant de Valren. Le honni, le frère de son peuple, accueilli et accepté parmi eux, puis condamné à mort pour trahison et mise en danger de la communauté. Le seul étranger en qui ils avaient eu assez confiance pour le laisser les accompagner.

Tandis qu'elle replaçait son bébé contre son sein pour qu'il tète à nouveau, Zénia se remémora les événements tragiques des derniers mois. Comment cet homme étrange et solitaire était apparu un soir, blessé et poursuivi par la police. Comment les siens lui avaient porté assistance et s'étaient laissés charmer par le personnage. Aider un homme traqué était toujours une joie pour les gitans, un pied de nez aux autorités qui ne cessaient de leur chercher des noises. Mais d'habitude cela s'arrêtait là.

Valren s'était vite rendu indispensable à la communauté nomade. Par son comportement respectueux et sa discrétion, d'abord, par son savoir et son travail acharné, ensuite : il aidait les hommes dans les durs travaux de réparation des roulottes et avait des notions de médecine bien pratiques en cas de blessures. Par son attachement à eux, visiblement profond, enfin. D'aucuns diraient aussi qu'il avait touché le cœur des voyageurs par un quelconque sortilège ou don de manipulation des esprits. Mais Zénia n'en avait cure. Il avait gagné son cœur et elle avait gagné le sien. Rien d'autre ne comptait à l'époque. Leur relation était toutefois restée cachée. Zénia était bien plus jeune que lui. Elle était nièce du chef et s'il avait été accepté, il n'en était pas moins resté un étranger. D'autant plus qu'un lourd secret semblait peser sur ses épaules.

Car durant tout le temps qu'il avait passé auprès d'eux, Valren s'était parfois absenté, pour revenir, quelques jours plus tard, les mains et les vêtements tachés de sang. Tout cela sans que personne n'ait jamais su ce qui était arrivé ni d'où il les tenait. Et pas de disparition ni découverte de cadavres, que ce soit animal ou humain. Pas d'explication non plus ! Sur ce sujet, il était toujours resté muet.

A bien y réfléchir, que l'amour l'ait aveuglée et qu'elle ait cru en ses dires était une chose, mais Zénia devait bien avouer qu'il y avait du surnaturel dans la façon dont les siens acceptaient son amant sans poser plus de questions. Il lui avait dit, une fois, tandis qu'il l'aidait à se rhabiller, ce moment si tendre après l'amour, propice aux confidences, ne pas avoir choisi sa destinée. Être né vengeur et devoir obéir à un code ancien et immuable, à une espèce d'instinct primaire. Il lui avait promis de ne jamais lui faire de mal, car elle n'était pas « des leurs », ni elle, ni aucun de ceux du camp. Cette explication mystérieuse n'avait pas éteint sa curiosité, mais elle n'avait osé en demander plus.

Ainsi avaient-ils passé plusieurs mois ensemble. De ville en village, de camp en camp. Jusqu'à ce fameux soir où ils étaient arrivés aux abords de Béziers. Ils n'étaient jamais entrés dans cette ville

pour y dormir et n'y avaient jamais passé plus de quelques jours. Ils n'avaient jamais fait que donner quelques spectacles de rues avant de se retirer pour la nuit, en dehors de ses murs.

Quelques légendes gitanes couraient à propos de créatures vivant dans les bas-fonds de cette cité. Une confrérie d'êtres puissants et tentateurs, capables de manipuler les esprits et de voler plusieurs années de vie aux humains tombés dans leurs filets. Des siècles plus tôt, un chef de camp gitan aurait découvert leur existence et menacé de les révéler au grand jour. On racontait qu'il avait eu en sa possession, une arme capable de les anéantir. Des affrontements sanglants auraient eu lieu, puis, un accord aurait été passé avec le maître de Béziers. Les nomades ne parleraient pas de ce peuple de l'ombre et de ses pouvoirs, ne tenteraient rien pour leur nuire et les créatures ne « chasseraient » plus parmi eux. Cela se racontait le soir au coin du feu, faisait rire et frissonner les enfants.

Depuis ce jour, les gitans n'avaient plus jamais dépassé les anciens remparts, même après leur destruction, vers 1827. C'était plus sûr. Qui savait où s'arrêtait la légende et où commençait la vérité ?

Valren avait quitté sa roulotte la première nuit. Au petit matin, ils l'avaient trouvé gisant près du feu, au centre du campement, la chemise déchirée, le visage griffé, le pantalon rougi aux genoux. Méroé avait hurlé à sa vue et exhorté les siens à prendre la fuite sur le champ, abandonnant le gadjo sur place. Que cela arrive aux abords de Béziers, la ville interdite, était très mauvais signe. Le réveil d'une malédiction pour les gitans. Cet homme était décidément trop mystérieux. Le père de Zénia, moins porté que la vieille sur les superstitions avait toutefois décidé les autres à l'emmener avec eux. Il voulait des réponses à ses questions, et il était encore très attaché à celui qu'il appelait son prale*.

La seconde nuit, Shanna, dix-neuf ans avait disparu. Personne n'avait rien entendu alors que le camp était gardé jour et nuit. Valren, aux arrêts dans la roulotte du chef Slatan n'avait pas pu être tenu responsable. Puis ça avait été le tour de Fraco dix-huit ans, et la nuit suivante encore de Mina, vingt-deux ans. Chez les gitans, c'était la panique. Au matin du quatrième jour, alors qu'ils étaient à plus de cinquante kilomètres de Béziers, ils avaient découvert trois corps auprès du feu. Trois vieilles personnes vêtues comme les jeunes disparus. Mêmes coiffures, mais grisonnantes, blanches, mêmes visages, mais ridés et fatigués. Morts sans blessure apparente. Un signe peint sur le front, représentant le tatouage de Valren.

Les heures qui avaient suivies avaient été des plus funestes. La terreur s'était emparée de la communauté. Terreur et colère ! Aucun doute possible, les trois vieillards étaient les jeunes gens disparus. Par quelle espèce de sorcellerie avaient-ils vieilli aussi vite ? Méroé soutenait qu'ils avaient été victimes des créatures de Béziers. Que le pacte avait été rompu par la faute de Valren. Qu'il fallait le leur livrer pour être à nouveau en sécurité. Que la marque sur le front des jeunes victimes était un avertissement et une demande explicite.

Ainsi l'amour de sa vie lui avait-il été arraché. Zénia avait assisté à son passage à tabac, impuissante et en larme, puis à son abandon, attaché à un arbre, torse nu pour que le tatouage soit bien exposé aux regards. Elle n'avait rien su de ce qui lui était arrivé par la suite. Quelques jours plus tard, elle avait découvert sa grossesse et n'avait plus eu d'autre préoccupation que de la cacher à sa famille. La nuit, elle avait pleuré son amour perdu tout en le maudissant d'avoir apporté mort et malheur dans sa petite existence tranquille. Et les mois avaient passé.

Le jour n'allait pas tarder à se lever. Il était temps pour Zénia de se mettre en route. Désormais elle était seule avec son enfant. Daniil ! Il s'appellerait Daniil. Elle pensait qu'il serait sage de se joindre à une autre communauté de gitans, si elle le pouvait. De cette manière, elle serait en sécurité sur les routes. Il lui faudrait seulement trouver une bonne excuse, tous les ans, pour ne pas suivre le pèlerinage aux Saintes Maries de la Mer. Elle ne pourrait plus jamais rencontrer les siens.

Il était temps qu'elle emmaillote le bébé, qu'elle rassemble ses affaires et qu'elle prenne la route. Mais une peur lui vrillait toujours les entrailles. Cette marque maudite lui sautait aux yeux avec insolence et provocation. Et si l'histoire de Valren s'était répandue parmi les diverses communautés ? Si quelqu'un reconnaissait le tatouage sur la hanche de Daniil ? Et si cette malédiction, cette destinée dont lui avait parlé son amant était déjà « encrée » dans la peau de l'enfant ? Comment protéger son fils ?

Elle s'apprêtait à éteindre le feu, remuant les braises à l'aide d'un bâton, lorsque la solution lui vint. Il était si petit. Il ne se souviendrait de rien. Et puis, Méroé disait que les terminaisons nerveuses des bébés n'étaient pas achevées à la naissance et qu'ils ne ressentaient pas vraiment la douleur...

Elle posa l'enfant sur le ventre, fesses à l'air et inspira un grand coup. Il ne fallait pas qu'elle réfléchisse plus avant, sinon, elle n'aurait pas la force de le faire. Mais elle n'avait pas le choix. Elle était mère désormais, c'était son rôle. À elle de se salir les mains.

Le bébé poussa un hurlement terrifiant lorsque le tison se posa sur sa hanche droite, à l'endroit où se trouvait sa tache de naissance. Ses pleurs firent s'envoler une nuée d'oiseaux installés non loin de là. La brûlure était profonde. La marque en dessous déjà presque invisible.

« Pardonne-moi mon tout petit », souffla sa mère en le cajolant avec délicatesse. « Maintenant tu n'es plus marqué... »

En émergeant de la forêt pour rejoindre la route, pieds nus, sac en bandoulière et nourrisson vagissant dans les bras, Zénia souriait franchement. À présent, son fils était une page blanche dont elle entendait bien le laisser profiter. À lui d'écrire sa destinée.

*Tiquenot : petit, enfant

*Prale : frère